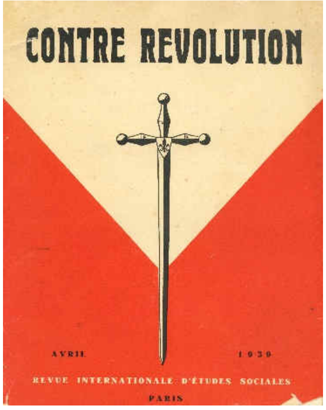

L'AME JUIVE

Nous publions ici les principaux passages d'une étude extraordinairement frappante sur « L'Ame Juive » rédigée par un écrivain de grand talent, Elie Faure, dans un livre édité à la gloire et à la défense des Israélites :
La Question juive (Librairie Lipschutz, 4, place de l'Odéon, Paris, 1934).

On y retrouve, dépeints avec frénésie, les éléments essentiels de cette redoutable psychologie :

Irréductibilité des caractères juifs qui fait de ce peuple l'éternel étranger, cause profonde de l'antisémitisme à travers l'histoire.

Matérialisme foncier, jusque dans l'idéalisme même, uniquement orienté vers l'avenir de la terre ; matérialisme qui va, aujourd'hui, du mercantilisme industriel au socialisme marxiste.

Orgueil sauvage de peuple élu et besoin fanatique de domination mondiale se réalisant par la corruption des esprits et la désagrégation du monde occidental.

Fatalité historique qui fait de ce peuple le destructeur apocalyptique de l'histoire moderne. Voici, renforçant le texte de M. Faure, le témoignage de l'écrivain Hébreu Braïnine.

« L'Intellectuel juif, nous dit-il, cherche, fouille, scrute… et ne trouve rien. À peine a-t-il fini de construire qu'il s'applique à démolir l'œuvre de ses mains. Il détruit sans pitié, uniquement pour le plaisir de détruire, sans y être poussé par aucun besoin. De sa main droite il n'a pas encore fini de planter que déjà, de l'autre, il arrache la plante avec ses racines. Il erre

sur toutes les routes du monde sans arriver à trouver son chemin... il erre, dévoyé, changeant ses Dieux comme on change de gants... »
Laissons maintenant parler Elie Faure.

Seul entre tous, un peuple a traversé les temps. Et par une contradiction singulière qui impose au « miracle » le caractère paradoxal d'une destinée extérieure aux lois de l'histoire, c'est le seul qui soit sans patrie. Dispersé dans le vaste monde, seul il a maintenu intact un idéal rigide que le vaste monde n'a pas pu ne pas accepter et que sa structure mentale, la moins rigide entre celles de tous les peuples de la terre, leur insinue sans qu'ils le sentent, épée d'archange que tient une invisible main. Le hasard ? Je n'y crois pas.
Quelle trame s'est-elle donc tissée dans les dessous secrets de notre histoire visible pour qu'une tribu, la plus perdue, la plus infime entre toutes les tribus du plus petit coin de l'Asie, inconnue de tous il y a deux mille ans, alors que de formidables empires régnaient, ou allaient surgir, ou dormaient sous les sables, dicte aujourd'hui sa loi au monde, bien qu''obéissant à ses lois ?

Mais est-ce suffisant ? Comment ne plièrent-ils pas ? Ou, plutôt, pliant sans cesse, comment ne cassèrent-ils pas ? C'est seulement ici que le miracle commence. **Envieux des richesses accumulées autour d'eux, jaloux de ceux qui les possèdent, haïssant ceux qui les défendent, loups maigres errant sous les remparts qui ferment de partout les étendues torrides où ils sont repoussés sans cesse, un orgueil sauvage pointe en eux.** Ils ne veulent pas ressembler à ceux qui leur interdisent ces terres paradisiaques dont les récits sous la tente leur décrivent, depuis des siècles, la fertilité, les ombrages frais, les eaux vives, et qui sont aux mains des méchants. Oui. Des méchants.

Trois siècles encore, Antioche, l'Egypte, Rome se disputent É Judée.
Elle est écrasée dix fois sous le poids des os de ses hommes et des pierres de ses maisons. Mais le miracle continue. Pendant deux mille ans, pour maintenir au sein du peuple juif son squelette moral, dur et dense comme un pieu de fer, tout s'associe. Une persécution à peu près continue, l'inter- diction sanglante de sortir des bouges où on le parque et qui le rejette sans cesse et brutalement en lui-même. Tous les métiers prohibés, hors

précisément ceux qui aiguisent l'intelligence, forgent et polissent la patience, couvent la rancune et mûrissent le désespoir.

Mais ce serait souscrire à un finalisme quelque peu candide que de trop souligner la nécessité historique de cette persécution qui ne s’est jamais ralentie. Elle eut des causes extérieures, et non pas seulement l’action théocratique trop invoquée, l’accusation qui précédait partout les Juifs d’avoir crucifié le dieu qu’ils avaient donné à l’Europe et dont ils n’avaient pas voulu. **Une éternelle angoisse les habite, qui fait d’eux des étrangers chez tous les peuples de la terre dont ils bousculent les routines, dévastent les sentiers battus, disloquent les édifices moraux séculaires.**

L’impression d’instabilité qu’ils donnent aux vieux peuples européens
— plus jeunes qu’eux remarquez-le — vient à coup sûr de cette prodigieuse souplesse d'intelligence dont leur brusque arrêt dans l’espace et bientôt leur demi-emprisonnement perpétuel les a dotés. **Leur angoisse, traduite au dehors par un mécontentement constant, une récrimination obstinée, un besoin de convaincre qui les ronge comme un prurit et qui leur était seul permis quand ils ne pouvaient prétendre à la domination politique, une inquiétude intellectuelle les portant à tout critiquer, à tout juger, à médire de tout, a dressé automatiquement contre eux la double tyrannie de la persécution et de l’exil.**
Ce n’est pas d’hier. Et ça ne date pas du Christ. Ils avaient tant exaspéré les Egyptiens qu’ils ont dû fuir en masse l’Egypte. Tant fatigué les Perses que ceux-ci les ont encouragés à rentrer chez eux.
Les Romains, que n’intéressaient pas les problèmes moraux et dont la ferme tolérance assurait partout la paix religieuse, ont étouffé dans le sang de leurs gorges tranchées leurs réclamations furieuses et leurs anathèmes rageurs. Pilate leur a livré le Christ pour se débarrasser d’eux.

Disons le mot : ils ont embêté tout le monde. Mais là peut-être est leur grandeur. Ils ont refusé le silence et la torpeur du marécage. **Ils ont partout porté une obstination invincible à nier le milieu que, traînés de captivité en captivité, renvoyés d’exil en exil, ils adoptaient de gré ou de force. Obstination qui ne cessera, j’imagine, qu'avec le dernier d’entre eux**, et qu'ils apportent plus encore dans l’amour que dans la haine, rivés à vous par toutes les ventouses d’une douce

opiniâtreté. Tout le monde connaît leur insistance à vous rendre service, à se dévouer pour vous, à vous aimer, à vous amener, à leurs idées avec une ténacité insinuante, **à vous annexer moralement**, même s'ils sont vos employés ou vos serviteurs, même dans le passé quand ils étaient vos esclaves. Les autres se mêlaient par le rut ou la bataille, rêvaient, agissaient la plupart du temps au hasard de l'inspiration. Eux gardaient et gardent leur dieu, fait à leur seule mesure et qu'ils finiront, avec leur incroyable patience, comme si le temps travaillait pour eux, à répandre de proche en proche comme une lave ardente qui se solidifie en se fixant.

Par le verbe ou l'amour, il faut qu'ils aient raison tôt ou tard envers et contre tous les hommes. Tard s'il le faut, et dans l'ombre et le silence, pourvu que le triomphe, un triomphe insatiable, soit au bout. Tard. N'importe. À la fin extrême des temps. C'est pour avoir raison, et rien que pour avoir raison qu'ils se sont si longtemps déchirés eux-mêmes. Le frère, bien plus que quiconque, devient l'ennemi pour eux, dès que l'idée risque d'être remise en question. Le Juif combat le Philistin, mais il le respecte. Ses cruautés — nous dirions ses « atrocités » —, il les réserve pour ceux de la tribu la plus prochaine, dont il combat le dieu avec un acharnement d'autant plus farouche que ce dieu est plus près du sien : ce sont alors des milliers d'hommes enterrés ou brulés vivants, aveuglés, mutilés, sciés, passés sous des herses de fer. Loin d'eux la patrie matérielle, détruite par l'excès du patriotisme moral. La patrie spirituelle est désormais constituée. Elle vaincra toutes les patries matérielles. Je ne suis pas très sûr qu'à partir de Jésus, le peuple juif, qui ne veut pourtant pas de lui, se croie encore le peuple élu parce qu'il est l'outil d'une puissance supérieure.
Mais, vis-à-vis de tous ceux qui ne sont pas lui, il se sent toujours le peuple élu parce que la puissance supérieure, c'est lui. L'unité morale de l'univers est probablement une idée fausse. Mais c'est certainement une idée forte.
Car elle inonde ceux qui la possèdent de la volonté et du pouvoir de dominer par l'esprit.

Le nabbi frénétique qui se roulait dans l'ordure, couvrait sa tête de poussière, attirait la foule et le scandale en s'attachant un écriteau sur la poitrine, et, les yeux révulsés, hurlait ses imprécations jusqu'à tomber de fatigue, a incarné mille ans au milieu du peuple d'Israël le rôle que ce peuple même a joué plus tard unanimement parmi les nations de la terre : dans la sanie de ses clameurs, il éructait des phrases bégayantes, dont la

force a modelé l’âme des hommes et leur histoire comme un marteau tordant et façonnant ensemble le cuivre et l’étain en fusion. Pour que ce peuple, dispersé dans le monde entier, pût continuer de vivre, il fallait, par un unique paradoxe, qu’il ne connût que la défaite. Son miracle n’a pas cessé. Il dure encore. **Jusque dans les moments les plus obscurs de leur histoire — et de l’Histoire — ces éternels vaincus conservent dans leur cœur fidèle la promesse d’une éternelle victoire.**

L’au-delà n’existe pas pour lui. Quoi qu’on en ait pu dire, Israël n’y a jamais cru, sauf tout à fait à son déclin, et sauf aussi, peut-être, dans les refuges d’un kabbalisme ésotérique réservé à quelques initiés. Y a-t-1l même jamais songé ? Tout est naturel dans le monde. Y compris Dieu, qui finit par être l'Esprit. **Le pacte d’alliance est un contrat synallagmatique, obstinément précis et positif. Si le Juif obéit, il aura l’Empire du monde. On reconnaît là sa manière. Il prête à gros intérêts. Israël est un réaliste farouche. C’est ici-bas qu’il veut la récompense** pour celui qui vit dans le Bien, le châtiment pour celui qui vit dans le Mal. Aucun de ses grands prophètes ne varie sur ce point-là: Elie, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel appellent avec fureur la justice sur la terre, et, si elle n’y descend pas, c’est que l’homme n’en est pas digne. Il faudra le tour de passe-passe de saint Paul pour la placer au delà de la mort. Et, cependant, si saint Paul a renié la pensée juive, il est, par tant d’autres côtés — l’instinct de domination, l’obstination, l’orgueil, la frénésie apostolique — tellement Juif, qu’on peut se demander s’il n’a pas prêché aux Gentils la résignation — vertu chrétienne, et non juive — parce qu’il sentait qu'ils n'étaient pas mûrs pour accepter le juste règne d'Israël, et s’il n’a pas momentanément reculé devant l’esprit grec pour préparer dans l’avenir la revanche de l’esprit juif.

C’est sous l’influence des Juifs, Karl Marx et Lassalle au premier rang — tous deux, remarquez-le, de famille bourgeoise, et même riche, ce qui éclaire avec violence la pente fatale de l’âme d’Israël, qui compte d’ailleurs encore en son sein tant et tant de misérables —, c’est sous l’influence des Juifs que le socialisme, forme moderne de l’aspiration des hommes à la justice sur la terre, a

décidément abandonné les régions sentimentales de l'esprit pour saisir, dans les faits sociaux rigoureusement observés, la justification rationnelle, et même scientifique, de leur passion immémoriale. Car, il faut le souligner : ce ne sont pas les Juifs, ce sont les Grecs qui ont créé la science, mais les Juifs se sont emparés de la science dès qu'ils l'ont crue utilisable à la démonstration de l'idée qu'ils suivent avec acharnement, et pour ainsi dire à la trace, depuis leurs patriarches légendaires. **La «loi d'airain », la «conception matérialiste de l'histoire » sont dans la tradition inexorable d'Israël**. Son réalisme découvre aux phénomènes sociaux un automatisme inflexible. Et voici la conclusion. Il y avait autrefois entre le Mal et le Bien, puis entre le Riche et le Pauvre un antagonisme irréductible : cet antagonisme se retrouve entre le Capital et le Travail.

Voici donc en pleine lumière l'un des pôles de l'âme juive, cet idéalisme positif qui place en nous et en nous seuls le trésor de notre destinée morale sur la terre, ne l'imagine pas indépendante de la destinée d'autrui et doit un jour ou l'autre, soit en nous, soit en nos enfants, mais en aucun cas par delà la tombe, nous récompenser de l'avoir comprise ainsi faite ou nous punir de l'avoir crue uniquement orientée vers la satisfaction brutale de nos appétits. L'autre pôle — et nous allons voir qu'il est nécessaire à équilibrer l'axe moral de cette race surprenante — c'est le scepticisme invincible dont son attitude envers la doctrine immortaliste est la plus permanente et la principale manifestation. **Répétons-le : pour tous ses prophètes, ceux de sa vieille histoire et de sa légende même, comme de son histoire actuelle — Marx en particulier — l'immortalisme ne peut être qu'une escroquerie transcendante**, et le Juif est un trop bon homme d'affaire pour ne pas mépriser l'escroc.

La passion de trafiquer des œuvres d'art, pas plus prononcée chez le Juif que celle du commerce ou de la banque, mais plus choquante, car alors il achète ou vend les choses de l'esprit — et nul peuple n'a plus vécu par l'esprit et pour l'esprit — n'est-elle pas la manifestation moderne la plus ordinaire de ce sadisme, qui paraît vouloir pousser Israël à salir les idoles que son dieu ne reconnaît pas ?

Il semble donc que cet esprit de doute, teinté d'amertume, grelottant de fièvre, hanté d'hallucinations, fasse, avant même le prophétisme, le fonds du caractère juif, et que les affirmations impérieuses

dans le domaine moral n'y surgissent que pour arracher les hésitants et les faibles à l'attraction de son abîme. Ces deux tendances soi-disant antagonistes qui se prêtent au contraire assistance en s'offrant tour à tour l'une à l'autre comme aiguillon ou comme frein, n'ont d'autre but que de satisfaire dans tous les domaines, son réalisme social. Il existe désormais du prophétisme au scepticisme une solidarité invincible et exactement réciproque qui fait de l'un le complément nécessaire et d'ailleurs suffisant de l'autre. Et cela de l'égout d'Israël à ses plus éclatants sommets. Une pente mène aux sommets. Au prophétisme d'Ezéchiel, de Jérémie ou de Karl Marx correspond, dans les âmes obscures, le fanatisme rectiligne, le meurtre, le martyre pour des buts extravagants, l'observation étroite des prescriptions et des prohibitions. **Au scepticisme de l'Ecclésiaste, la ruée vers les voluptés immédiates, la luxure la plus ignoble, bavante et reniflante, la gloutonnerie et son prurigineux cortège, la passion sordide de l'or, l'usure, la rapacité, les affreuses tares physiques de suintement et recroquevillement que tous ces vices entraînent et aussi ce ricanement sarcastique — Heine, Offenbach — à l'égard de tout ce qui n'est pas juif, tous éléments de dissolution forcenée qui font des régions basses comme des régions hautes d'Israël le ferment à la fois le plus puant et le plus noble des sociétés occidentales. Il a fallu que, dès son premier contact avec les villes, le Juif amassât des vices bien abjects et qu'il les étalât avec bien du cynisme pour que surgît, dans l'âme des prophètes, un dieu aussi inexorable, dieu des armées, dieu du déluge et du tonnerre, dieu jaloux qui savait son œuvre bon et s'irritait de voir son peuple s'acharner à l'avilir. Cet appel continu du prophète à l'obéissance suppose, dans l'espèce, une aptitude éminente à désobéir, déterminée par un mélange singulièrement louche d'esprit critique et de passions.**

Il n'est pas surprenant dès lors que depuis toujours, et aujourd'hui encore, le Juif ait éveillé presque partout une hostilité avouée ou sournoise dont l'expression a parcouru toute la gamme qui sépare l'antisémitisme DES spéculatif des plus atroces massacres.

Son analyse impitoyable, son irrésistible sarcasme ont agi comme un vitriol. Irrité de leur attitude envers lui, il a naturellement traité par l'ironie ou par la négation brutale la pesanteur, ou la légèreté, ou le sentimentalisme, ou le dogmatisme des races parmi lesquelles il vit.
De Maïmonide à Charlie Chaplin la trace est facile à suivre, bien que la circulation de l'esprit juif ait été pour ainsi dire impondérable, et qu'on ne se soit aperçu qu'après son passage de sa puissance de désagrégation.

Freud, Einstein, Marcel Proust, Charlie Chaplin ont ouvert en nous, en tous sens, de prodigieuses avenues, qui renversent Îles cloisons de l'édifice classique, gréco-latin et catholique au sein duquel le doute ardent de l'âme juive guettait, depuis cinq ou six siècles, les occasions de l'ébranler. Car il faut bien le remarquer : c'est son pôle sceptique qui semble émerger le premier du silence complet qui recouvrit l'action de l'esprit juif au moyen âge, silence où quelques voix éclatent à partir de la Renaissance et que recouvre aujourd'hui une si vaste rumeur. Perdu dans les masses profondes des sociétés chrétiennes d'occident, qu'eût pu faire le Juif, réduit d'ailleurs, depuis quinze siècles au silence, sinon nier, dans les frontières et dans la hiérarchie que lui imposèrent ces sociétés — le christianisme pour Montaigne, le cartésianisme pour Spinoza, le capitalisme pour Marx, le newtonisme pour Einstein, et si l'on veut le kantisme pour Freud — en attendant que, de cette négation même, s'ébauchât peu à peu **un nouvel édifice profondément marqué d'une intelligence acharnée à écarter toujours le surnaturel de l'horizon de l'homme** et à chercher, dans les ruines de la morale et de l'immortalisme, les matériaux d'une méthode et d'un spiritualisme nouveaux ? En dépit des éléments d'espoir qu'il accumulait en silence, **pouvait-on regarder le Juif autrement que comme un démolisseur armé du doute corrodant qu'a toujours opposé Israël à l'idéalisme sentimental de l'Europe depuis les Grecs?** Bergson ne voit-il pas émerger du monde une création continue qui entraîne automatiquement la victoire du devenir, mille relations imprévues naissant chaque jour du flot spirituel qui le soulève ? Freud et Proust ne montrent-ils pas que l'inconscient détermine nos gestes et que nos pensées et nos actes obéissent à la poussée lointaine de besoins et d'impulsions antérieurement refoulés ? Einstein ne découvre-t-il pas que l'enchaînement rigoureux des

lois mécaniques elles-mêmes exprime une relativité universelle dont, si le centre d’observation change, tous les rapports peuvent changer? Widal n’a-t-il pas ébranlé l’admirable édifice de la clinique française pour substituer à ses assises anatomiques un relativisme biologique qui conditionne un dynamisme à la recherche d’un équilibre perpétuel ? Charlie Chaplin n’a-t-il pas démasqué la présence du désespoir sous les convulsions du rire et l’oubli ou la mort sous les délires de l’amour ? En vérité, **ils ont tout remis en question, la métaphysique, la psychologie, la morale, la physique, la biologie, les passions.**

L’Israélite moyen, travailleur et probe, non mystique, non immortaliste, non pas même idéaliste, mais obstinément réaliste, c’est Job. Tout se retrouve en son histoire, l’amour et le respect de la propriété terrestre, mais un amour et un respect plus profonds encore pour « Dieu », qui reconnaîtra notre obéissance en nous restituant justement la propriété qu’il nous avait prise pour nous rappeler son éternelle présence. Job obtiendra le paradis sur terre s’il écoute la voix du devoir envers Dieu, c’est-à-dire envers la communauté des hommes. Il ne se soucie pas d’une récompense surnaturelle qui n’a même aucun sens pour lui. La confiance qu'il a en lui, c'est l’orgueil intime de lui-même. Et voilà que grâce aux vertus de la famille juive qui n’est point du tout conçue, comme chez l'Européen moderne, en fonction de la patrie, ni de l'Etat, et coexista de tout temps avec l’anarchisme moral qu’Israël opposa sans cesse aux autorités temporelles, on peut dire que Job est encore de nos jours celui qui, par son intelligence et son adresse, a su le plus souvent et le mieux concilier l’honnêteté et la charité avec la richesse — qui, d’habitude, exclut l’une comme l’autre —, et c’est déjà un résultat. Sans doute, dans la tribu juive, le pharisien et le sadducéen abondent, aussi bien que la brute sans dignité ni probité, mais c’est bon gré mal gré la tribu juive qui représente en Occident avec le plus de fermeté et de constance l’aspiration à l'aménagement pratique du monde en vue de réaliser la plus grande somme possible de justice, de bien-être et de bonheur.

L’une des raisons, il faut bien le dire, qui jette si facilement contre elle le prêtre, le folliculaire et l’égorgeur, c’est qu’elle a résolu en l’esquivant le problème de la liberté politique, par le talent qu’elle a de disperser ses familles sur la terre en conservant leur lien moral. Car si la liberté politique est seulement possible dans le cadre de la patrie dont l’organisation la

garantit par la loi et par la force, et si la liberté morale est seulement possible hors du cadre de la patrie, **c'est le Juif qui nous montre comment on peut, en même temps, jouir des avantages matériels que dispense la patrie et des avantages spirituels que révèle sa négation.**

En somme, il a trouvé moyen d'utiliser du même coup la patrie extérieure des autres et sa patrie intérieure à lui. Je sais bien que la grande guerre a jeté les familles juives les unes contre les autres, comme si l'idée de patrie et d'état voulait encore une fois se venger sur Israël par ce moyen-là — l'un des seuls qui lui soit encore permis — de son acharnement à les nier l'un et l'autre. Mais ce n'est là qu'un accident de plus au COUFS d'une histoire qui en a éprouvé tant d'autres et de plus terribles même, et qu'il parviendra sans doute à éviter dans l'avenir, toujours tendu vers la probe confiance qui caractérise Job : « Si un arbre est coupé, il y a de l'espérance, il repoussera encore. »

La question retournée sur toutes ses faces, c'est donc, en fin de compte, un réalisme social exclusif, mais d'un dynamisme invincible, qui est la marque principale du génie d'Israël. **Sa mission historique est nettement définie, et peut-être pour toujours. Elle sera le facteur principal de tout temps apocalyptique, comme elle le fut à la fin du monde antique, comme elle l'est à la fin — que nous vivons — du monde chrétien. À ces heures-là, il est toujours au premier rang, à la fois pour ruiner le vieil édifice et pour désigner le terrain et les matériaux de celui qui doit le remplacer.** C'est ce dynamisme qui conditionne sa grandeur extraordinaire, et peut-être aussi, il faut l'avouer, son apparente impuissance. **Le Juif détruit toute illusion ancienne, et s'il participe plus que quiconque — tel saint Paul autrefois et Karl Marx aujourd'hui — à édifier la nouvelle illusion, c'est sa fatalité d'y introduire, précisément par sa soif éternelle de vérité qui survit toujours aux réalisations politiques ou religieuses, le ver qui la minera.** Le patriarche qui, jadis, accepta de mener la conscience humaine vers la terre promise à travers les espaces embrasés de la connaissance, n'est pas près de déposer ce redoutable fardeau.